



Un petit garçon qui joue à la dame, avec les chaussures de sa mère.

SOS PINK BOYS

Créée il y a une dizaine d'années, l'association Gender Spectrum est une plateforme pour les parents d'enfants dits « Gender Creative » et transgenres. Elle propose des débats en ligne (Spectrum Lounge), offre des consultations téléphoniques et organise tous les étés à Berkeley un grand rassemblement.

Leur mission ? Aider ces enfants peu en phase avec leur sexe biologique à se sentir bien et éduquer leur entourage à une plus grande tolérance.



En week-end au camp You are you (Soyez-vous-mêmes).



CES GARÇONS QUI VOIENT LA VIE EN ROSE

Aux USA, on appelle « pink boys » ces garçons qui s'habillent et se vivent en filles. Enquête sur un phénomène qui interroge la différence des sexes.

Par Emmanuelle Dasque
Photos Lindsay Morris

DANS LE SALON DE SA MAISON, HAUT PERCHÉE SUR LES collines de San Francisco, Sarah feuillette les albums de famille. Premier cliché : son fils Sam, 2 ans, salopette en jean et casquette bleue, joue au petit Meccano. Deuxième photo : T-shirt et baskets roses, il s'amuse à califourchon sur une moto. Troisième instantané pris quelques mois plus tard : les cheveux au carré, Sam porte, par-dessus son pantalon, une robe rose à col Claudine. « Entre 4 et 5 ans, pour aller à l'école, il l'a quasiment mise tous les jours. Il était totalement obsédé par cette robe, le rose, les paillettes. »

Sam est ce que l'on appelle communément aux Etats-Unis un « pink boy » ou un « enfant au genre indépendant ». Un petit garçon qui, au lieu de jouer aux dinosaures, aux trains et aux voitures, préfère enfiler un déguisement de princesse, se vernir les ongles et prendre des cours de danse classique. Et qui, lorsqu'il se fait couper les cheveux par ses parents, pleure pendant deux semaines d'affilée et déclare devant un miroir : « Quand je me vois, je pense à un garçon mais je veux penser à une fille. »

Longtemps répertorié en pédiatrie comme un trouble de l'enfance laissant sous-entendre une pathologie, le terme devrait bientôt être remplacé dans les manuels médicaux par celui, plus mesuré, de « dysphorie du genre », évoquant ainsi un mal-être, un malaise intérieur. Autre évolution significative : depuis le mois de septembre dernier, dans l'Etat de Californie, il est désormais illégal de faire suivre une thérapie à un mineur pour le « conformer au comportement attendu de son genre ». « C'est un changement majeur, reconnaît la psychologue Diane Ehrensaft, l'une des spécialistes de ces enfants aux Etats-Unis. Avant, il était très courant d'interdire à ces garçons de s'habiller en rose et de les contraindre à taper dans un ballon. Ces dernières années, l'approche que je défends gagne du terrain : laissons ces enfants exprimer le genre qu'ils souhaitent, indépendamment de leur sexe biologique. » Cette (r)évolution tient à la publication de travaux et aux recherches d'une poignée de thérapeutes sur la même ligne que Diane Ehrensaft, et va également de pair avec les valeurs éducatives d'une génération de parents, très à l'écoute des désirs de leurs enfants, et ultra-attentifs à leur développement. « Aujourd'hui, confirme Diane Ehrensaft, lorsque les parents me consultent, c'est davantage pour comprendre et aider leur enfant à se sentir bien avec lui-même, que parce qu'ils désapprouvent son comportement. Ils veulent, au contraire, trouver les clés pour l'élever, tout en respectant sa fluidité entre ces

deux pôles, masculin et féminin, dans une société réfractaire à ces nuances identitaires. »

Marry, mère de deux garçons, comprend que Tom n'est pas tout à fait comme son fils aîné, le jour où il s'amourache d'une poupée Barbie, découverte par hasard au fond d'un placard. Il allait avoir 3 ans. « Au départ, rien de grave, je me suis dit qu'il s'agissait sans doute d'une passade. Et puis il a commencé à mettre mes T-shirt pour en faire des robes. » A la même époque, à la maternelle, lorsque Tom se dessine, il se représente en fille. Aujourd'hui, il s'habille le plus souvent en petit garçon et, le soir, il dort en chemise de nuit rose. « J'ai compris qu'il faisait partie de ces enfants chez qui l'identité biologique et le genre ne sont pas complètement raccord. Un jour, il se sent plus fille et, un autre, davantage garçon. En tant que mère, c'est angoissant de vivre dans cette incertitude. Mais je le laisse nous guider, c'est lui qui nous dira qui il veut être. »

ETHAN, LUI, ADORE SE DÉGUISER ET VIVRE DANS UN monde fantastique. Ce petit blondinet passe en ce moment ses journées dans la peau de Merida, l'héroïne de « Rebelle ». Dans son armoire, il a déjà sept costumes de princesse mais aussi une dizaine de capes de super héros. Pendant des semaines, il a supplié ses parents de lui acheter les souliers en rubis de Dorothy dans « Le Magicien d'Oz ». Ils ont fini par céder mais continuent à poser des limites : « Nous lui interdisons de porter de faux soutiens-gorge ou des talons hauts, de la même manière que nous le ferions avec une petite fille du même âge. »

Pour Manon Du Pasquier-Johnson, directrice de maternelle à Berkeley et qui a l'habitude de recevoir dans son école des petits garçons-princesses, la difficulté est de trouver le juste équilibre : « Accepter un enfant pleinement et l'aider à devenir lui-même, tout en lui faisant comprendre que certains cadres existent et que s'en affranchir peut rendre son quotidien difficile. »

Mais que se passe-t-il lorsque ces petits quittent le cocon d'une école maternelle qui les accueille aussi bien en pyjama qu'en costume de héros de dessin animé ? Qu'ils se détachent d'un noyau familial compréhensif et extrêmement tolérant et qu'ils doivent affronter tout simplement un monde où la dualité masculin/féminin domine et codifie notre société ? Un monde où il est permis d'être un adorable « Tomboy » – une petite fille aux cheveux courts, en jean, T-shirt, baskets et casquette – mais où l'on regarde de travers un petit mec en jupe avec des chaussures roses et des barrettes dans les cheveux ?

AVANT LA RENTRÉE DE SAM À L'ÉCOLE PRIMAIRE, SA mère, Sarah, a donc pris soin d'envoyer un mail à tous les parents, les informant que son fils aux longs cheveux dorés préférerait jouer avec les filles et s'habiller comme elles. Chaleureuses réponses. Jusqu'à ce que, dans les toilettes, un incident survienne. Alors que Sam porte pourtant ce jour-là un pantalon et un T-shirt kaki, un grand d'une autre classe, à la vue de ses longs cheveux, le force à montrer son pénis pour prouver qu'il est bien... un garçon ! C'est justement pour remédier à ce genre d'intimidations que cer-

taines écoles dans la baie de San Francisco optent pour des toilettes neutres. A Park Day School – campus de quatre hectares avec poulailler, jardin bio et bibliothèque entière dédiée à la justice sociale –, on trouve ainsi des toilettes lune et soleil. La traditionnelle séparation garçons-filles lors des activités n'existe plus, l'idée étant de créer l'environnement le plus « gender free » possible pour que ces enfants se sentent à l'aise et en confiance. Sujet de discussion en classe de CP : et si les garçons mettaient des robes ? Parmi les trois cents élèves de cette école privée, une dizaine sont des enfants à genre indépendant. Certains petits garçons se revendiquent désormais comme des filles et ont même changé de prénom.

Evidemment, tout cela pose question. Est-ce là l'école de demain ? Ou gommer ainsi la différenciation des genres, est-ce aller trop loin ? « Notre objectif est de nous détacher d'une vision binaire du monde, se défend Tom Little, le principal de Park Day School, il existe un large spectre d'identités et nous voulons que chaque enfant se sente bien, en particulier ceux qui ont l'impression de ne pas être nés dans le bon corps. »

Quels adultes deviendront ces enfants en « non conformité de genre » et dont on ignore encore vraiment le nombre ? « Le comportement de ces enfants ne prédit en rien leur future sexualité, affirme Diane Ehrensaft. Pour nombre d'entre eux, cette fluidité disparaît d'elle-même lorsqu'ils grandissent. Il s'agit surtout de ne pas créer de nouvelles cases mais, au contraire, de laisser tout

LA PUB QUI BOUSCULE LES GENRES

Le rose reste bel et bien la couleur qui électrise les États-Unis. La preuve : le débat national (y compris sur tous les JT) déclenché par une anodine publicité en mars 2011. J.Crew affiche alors sur l'une de ses campagnes de pub cette scène : Jenna Lyons (la directrice de la marque) vernit les ongles de son fils en rose. En légende : « Heureusement pour moi, j'ai un fils dont la couleur préférée est le rose ! Se vernir les ongles est bien plus fun en fluo ! » Horrifiés, les groupes religieux et ultra-conservateurs crient à la perversion. Ils accusent J.Crew d'inciter une génération d'enfants à devenir transgenres. Dans le camp d'en face – via Internet et les émissions de télé cool –, on revendique le droit à une vie en rose pour les garçons. Entre les deux, pour soutenir Jenna Lyons, une page Facebook ainsi qu'un jour annuel dédié au vernis rose sont créés. Double coup de pub pour J.Crew... La marque préférée de Michelle Obama ne cède absolument pas aux pressions, mais cet épisode démontre bien que les clichés ne sont pas près de perdre leurs couleurs !

enfant s'exprimer en dehors des conventions et d'arrêter de dénier aux petits garçons le droit au rose et aux paillettes ! » « Ironie de l'histoire, le rose était jusque vers les années 50 une couleur masculine, considérée comme une version pastel du rouge, évoquant le feu et un côté belliqueux, rappelle l'historienne Jo B. Paoletti. Et, pendant longtemps, les petits garçons comme les petites filles portaient des robes jusqu'à l'âge de 5 ans ! Aujourd'hui, les stéréotypes sont si prononcés que Walt Disney, dans sa réédition du DVD de « Peter Pan », a changé la couleur du pyjama de Michael. A l'origine rose, il est devenu bleu ! »

SAM A AUJOURD'HUI 9 ANS. IL A ENCORE SES CHEVEUX longs, mais ne porte plus de robes et sa couleur préférée est le doré. Il préfère toujours écouter de l'opéra plutôt que jouer au foot. Il commence à se sentir bien dans ses baskets de garçon hors stéréotype. Même si, dans la rue et au quotidien, on continue à le prendre parfois pour une fille... EMMANUELLE DASQUE



Des jupettes, des sandalettes et du vernis à ongles comme de vraies filles.



Une silhouette troublante